

# Notes du mont Royal

[www.notesdumontroyal.com](http://www.notesdumontroyal.com)

Cette œuvre est hébergée sur «*Notes du mont Royal*» dans le cadre d'un exposé gratuit sur la littérature.

SOURCE DES IMAGES

Google Livres





































































































































































































































chose était au point, que des hommes libres se rendaient serfs par dévotion, s'avouaient esclaves de tel ou tel Saint, c'est-à-dire de tel ou tel ordre monastique, et portaient pour signe de leur engagement un anneau de fer à la jambe.

Les princes visitaient souvent les solitaires; les barons vivaient volontiers avec eux; ils admiraient leur piété et leur savoir, et se croyaient obligés de les protéger (24).

Quant à la subordination des nobles envers le prince, elle n'était qu'en raison de ce qu'ils pouvaient espérer ou craindre de lui; et dans ce temps, comme on l'a déjà remarqué, tout tendait à l'anéantissement entier du pouvoir suprême, et à l'entière oppression des classes inférieures de la société.

Telle fut l'époque où, d'une des plus obscures vallées des alpes, s'éleva la famille souveraine, destinée par la Providence à porter remède à tant de maux, et à régner long-temps sur ces provinces subalpines, avec autant de douceur que de sagesse et de justice.

#### *Origine de la Maison Souveraine de Savoie.*

Du nombre des feudataires de l'ancien royaume de Bourgogne, devenus, par le testament de Rodolphe III, membres ou vassaux de l'Empire germanique, étaient les seigneurs de Maurienne, maîtres d'une

















































































































































































puisqu'il n'en était fait aucune mention.

Quoi qu'il en soit, Charles V, dit *le Sage*, alors roi de France, accepta, sans hésiter, la soumission du marquis de Saluces ; lui promit de le défendre contre les Milanais, les Savoyards et ses autres ennemis.

La chose alors eut lieu sans commotion ; mais par la suite elle devint pour ce pays la cause des guerres les plus funestes.

Le comte de Savoie, seigneur dominant d'une partie de ce petit état, et tenu par sa charge d'y maintenir les droits de l'Empire, devait, sans doute, s'opposer à des innovations, pour lui d'un danger infini. Amédée, dit *le Rouge*, prit les armes contre Thomas marquis de Saluces ; et la France, trop occupée ailleurs, ne pouvant secourir assez tôt son nouveau feudataire, celui-ci fut obligé de céder.

Charles V s'était contenté de faire rendre un arrêt au parlement de Paris, ordonnant au comte de Savoie de rendre au marquis plaignant, plusieurs places qu'il lui avait enlevées, et de ne plus regarder le marquisat comme de sa mouvance. Mais Amédée VII, récusant des magistrats qui prétendaient prononcer, à Paris, sur un différent élevé entre deux princes de l'Empire germanique, n'en poursuivait pas moins son adversaire, lorsqu'un accident le fit périr à la fleur de l'âge.

Le marquis de Saluces profita de cette













































































































(1) Conrad II, dit l'historien Robertson, fut élu par tous les chefs, et son élection fut confirmée par les peuples. *Introduction à l'histoire de Charle-Quint.*

(2) Il est bien à croire que la plupart des *franc-aleu* datent du onzième siècle, et doivent leur origine à ces temps d'usurpation, plutôt qu'à ceux, où les conquérans du nord jetèrent les fondemens des monarchies modernes.

(3) M.<sup>r</sup> de S.<sup>t</sup> Marc, dans son *abrégé chronologique de l'histoire générale d'Italie*, parle d'une diète de l'Empire Germanique, tenue à Strasbourg, en l'année 1016 par l'empereur Henri II, et dans laquelle Rodolphe III roi de Bourgogne fit hommage de son royaume au chef de l'Empire Germanique.

(4) Le royaume de Lombardie se divisait en trente duchés, ou marquisats ; car il paraît que ces divisions portaient indifféremment l'un ou l'autre de ces titres. Les quatre principaux de ces marquisats ou duchés, étaient ceux, d'Ivrée, de Suse, de Frioul et de Toscane. *Saint Marc.*

(5) Les seigneurs Lombards s'assembloient en diètes comme les nobles Polonais, et délibéraient à cheval en campagne sur les affaires de l'état. *Ibid.*

(6) Muratori et Arnolphe disent qu'Arduin se retira à l'abbaye de Fruttuaria, et qu'il abdiqua volontairement ; peut-être voulut-il expier par une pénitence austère des actes de violence auxquels il s'était livré plus d'une fois, et n'avaient contribué à le rendre odieux aux peuples d'Italie. Il avait entre autres, dans un accès de colère, traité par les cheveux et foulé sous ses pieds l'évêque de Lascia ; et on lui reprochait la mort de l'évêque de Vceil, qui avait péri dans l'incendie de sa ville épiscopale. *Ibid.*

(7) la mort de l'empereur Henri II, les Lombards voulurent de nouveau s'affranchir du joug Allemand, en se mettant sous la protection de Robert roi de France ;









































































































































































































































































































tirer à elle ; mais il retombait dans toutes ses irrésolutions, dès qu'il songeait aux vengeances prêtes à l'atteindre, et surtout aux gages qu'il serait forcé d'abandonner entre les mains des Français, en devenant leur ennemi déclaré.

*Les perplexités du duc de Savoie se prolongent, et l'aversion manifeste de la France pour lui ne l'empêche pas de s'exposer à des nouveaux dégoûts, plutôt que de rompre avec elle.*

Ses efforts pour conserver une dangereuse neutralité entraînent le duc de Savoie dans des démarches contradictoires, peu séantes, et finirent par le rendre suspect aux deux partis qu'il voulait ménager.

L'Empereur, en 1521, lui avait fait épouser sa belle-sœur, l'infante Béatrix, fille d'Emmanuel le grand, roi de Portugal, et il avait donné pour dot à cette princesse le comté d'Asti, comme étant un fief à sa nomination \*.

Or il savait bien que François I.<sup>er</sup> portait le titre de comte d'Asti, à lui transmis par Valentine de Milan, sa bisaïeule ; et il espérait, par cette concession, forcer son beau-frère à se jeter sans réserve dans son parti.

---

\* Charle-Quint avait épousé lui-même l'infante Isabelle, sœur de Béatrix.



















































ces dont il pouvait encore disposer. Il obtint, non sans peine, que le gouverneur de Milan joignît quelques troupes espagnoles aux siennes pour la délivrance de Nice, et s'étant embarqué à Gènes sur les galères du prince Doria, il se préparait à livrer bataille aux assiégeans (77), lorsque le bruit de son arrivée, joint à l'opiniâtre défense de Monfort, déterminèrent ceux-ci à lâcher prise; Barberousse rembarqua son artillerie, brûla la ville et se retira derrière le Var; les Français le suivirent de près et gagnèrent les ports de la Provence.

Charles dont le cœur était depuis longtemps flétri par l'adversité, eut un moment de joie en rentrant à Nice au milieu des acclamations de ses fidèles sujets, qui lui prodiguèrent, sur ce champ de gloire, l'expression de leur amour. Ce fut un beau triomphe que celui de la valeur et de la fidélité, sur l'injustice et sur la force. L'Europe y applaudit; on avait regardé comme impie l'alliance des lis et du croissant; on reprochait au roi de France, plus qu'à Soliman, les affreux ravages commis par Chérédin sur les côtes d'Italie, d'où il enleva plus de 30,000 esclaves; enfin on ne pouvait voir sans indignation deux grands potentats réunissant leurs armes pour forcer, dans son dernier refuge, un prince accablé par le malheur.

Si le duc de Savoie dans cette occasion dut s'applaudir de voir Nice échapper aux efforts













































que grosse , et prête d'accoucher, y fit une valeureuse résistance.

(46) Charles I.<sup>er</sup> dans le voyage qu'il fit à Tours , pour voir le roi de France, en 1489, marchait à cheval à petites journées, accompagné du maréchal et du chancelier de Savoie , et de 400 gentilshommes. Sa suite entraînait 1400 chevaux , ce qui peut donner une idée de la manière dont les princes voyageaient alors.

(47) Le conseil de régence, établi en 1490, pendant la minorité de Charles Jean Amédée, était composé du chancelier, de l'abbé de Romagnan, du marquis de Pouson et de 8 autres Piémontais, de l'évêque de Maurienne, du président du conseil supérieur de Bresse, de Claude de Marcosei, grand maître de l'hôtel, du comte de Varrax, des seigneurs de Gingin, de la Baume, de Rossillon, de Lucinges, de Bussi, de Gorrevod, de Saumont, Bressans et Savoyards. Sébastien de Ferrero fut créé général des finances. Merle de Piossasse, amiral de Rhodes, fut mis auprès de la personne du jeune prince en qualité de gouverneur.

Il paraît que ce fut principalement au sujet de la composition du conseil de régence, sous Blanche de Monferrat, qu'éclatèrent les premiers signes de jalousie et d'aigreur entre les Savoyards et les Piémontais. Les uns voulaient que le duc enfant fût élevé en Savoie, les autres voulaient qu'il le fût en Piémont. Ces questions donnèrent lieu à une grande émeute à Turin, où il y eut du sang répandu, et qui détermina la régente à se retirer à Pignerol avec son fils.

A la tête du parti Savoyard était le comte de la Chambre, esprit turbulent; à la tête du parti Piémontais était Louis, bâtard de Savoie, génie plus inquiet encore et plus dangereux. *Guichenon, histoire générale.*

(48) Les conseillers inhabiles du roi Charles VIII qui l'engagèrent dans la funeste expédition d'Italie, furent *Vesc* et *Brissonet*. Notre roi Charles, dit Philippe de Comines, ne fut jamais que petit homme de corps et d'entendement. Son éducation avait été tellement négligée que lors de son avènement au trône il ne savait ni lire, ni écrire.

(49) Ce fut au passage du roi Charles VIII à Turin













naient d'en chasser les Buonacossi , bourgeois comme eux de cette ville. Dès-lors jusqu'à 1612 ils y dominèrent sans interruption. Leur titre , pendant plus d'un siècle , fut simplement celui de seigneurs de Mantoue. L'empereur Sigismond leur donna, ou leur vendit, celui de marquis . en 1433, et Charle-Quint leur conféra celui de ducs . en 1550.

(74) Les Bernois et les Valaisans n'eurent pas plus d'égards au *conclusum* de la diète Germanique , que les Vénitiens n'en avaient eu, quelques années auparavant, aux recommandations du pape. Clément VI ayant invité , par un bref , le Sénat de Venise à rendre au duc de Savoie le royaume de Chypre , reçut pour toute réponse ce verset d'un psaume ;

*Cælum cæli Domino, terram autem dedit filiis hominum.*

(75) Du nombre des défenseurs de Nice était Paul Siméon Balbe de Quiers , chevalier de S.<sup>t</sup> Jean de Jérusalem , qui s'était rendu redoutable à Bajazet II lui-même , et au féroce Barberousse , par des brillans faits d'armes , par des prodiges d'intrépidité , et qui mérita de transmettre son nom et ses exemples au brave Crillon.

Cette branche de la maison Balbe s'est éteinte dans celle d'Ormée , et dans celle du comte Rivère , mort ministre de Savoie à Rome , sous Charles Emmanuel III.

(76) Une femme du peuple , appelée *Catherinc Ségurana*, surnommée *Malfaccia*, c'est-à-dire *la laide*, enleva sur la brèche une enseigne Turque. Les Niçards élevèrent une statue à cette héroïne , et ils y joignirent une inscription qui existait encore il y a peu d'années.

(77) Le renfort que le duc Charles *le Bon* fit entrer dans Nice , pendant le siège de cette place , par les Français et les Turcs , était commandé par frère Paul Siméon de Cavoretto , chevalier de S.<sup>t</sup> Jean de Jérusalem.

(78) Le jour même où Chérédin leva le siège de Nice , quatre de ses galères périrent dans le port de Villefranche , submergées par un affreux ouragan , sans qu'il fût possible de sauver les chiourmes enchaînées sur leurs bancs.

*Istorico discorso.*

(79) L'accueil que Charles *le Bon* fit au grand maître de l'ordre de S.<sup>t</sup> Jean de Jérusalem , Villers de l'Isle-

Adam, chassé de Rhodes par les Turcs, prouve aussi la magnanimité de son cœur. Ce personnage illustre, après une vigoureuse défense, forcé de céder au terrible Bajazet, et repoussé par la froide politique des princes Chrétiens, députa au duc de Savoie frère Hercule de Piossasque de Non, né son sujet, pour en obtenir un lieu de refuge. Charles s'empessa de lui offrir un asile dans le comté de Nice, et pour habitation, il lui donna le vieux château de Villefranche; les compagnons d'infortune du vénérable l'Isle-Adam furent cantonnés dans les villages voisins de ce lieu, et traités par le Duc et par son peuple avec toutes sortes d'égards.

(80) . . . . .

. . . . .

(81) Un certain *Giordano Bruno*, Italien, est reconnu par la secte des Sophistes du 18.<sup>me</sup> siècle pour le premier qui leur ouvrit la carrière.

Écrivain très-fécond de l'époque qui nous occupe, on trouve dans ses ouvrages les germes de la *raison suffisante*, du *système des monades*, de l'*optimisme*, de l'*harmonie préétablie*, en un mot, de toute la philosophie Leibnitiennne. Bruno fut brûlé par l'inquisition; c'est apparemment ce qui de nos jours l'a fait taxer d'imprudenc. « A dire ce que je pense » de cet homme, dit un moderne écrivain, il y » aurait peu de philosophes qu'on pût mettre en » parallèle avec Bruno, *s'il avait su se modérer.* » Si je le compare à Leibnits, l'Italien ressemble à » un fou qui jette son argent dans la rue, l'Al- » lemand à un sage qui le ramasse ».

Pendant que l'impieété érigée en système, jetait ses premières racines en Italie, les mœurs achevaient de s'y corrompre, elles étaient voluptueuses sans en être plus douces. Des assassinats, des empoisonnements, le sacrilège, la magie s'y mêlaient aux raffinemens d'une vie sensuelle.

Dans l'étrange livre de frère Silvestre de Prié, intitulé *de strigimagorum demonium mirandis*, il indique plusieurs moines de son temps qui excellaient dans la sorcellerie. Un autre moine Piémontais *Mat-*

*teo Bandello* dans ses contes licentieux peint des mœurs épicuriennes et des forfaits atroces dans la société, même la plus choisie, celle dans laquelle il vivait.

Au milieu des plus affreuses calamités, la superbe ville de Milan ne fut jamais privée des jouissances d'un luxe effréné. Les femmes s'y montraient chargées de pierreries dans des chars dorés d'or battu et traînées par des chevaux superbement caparaçonnés, elles insultaient, par leur faste, à la misère publique. Enfin on faisait déjà en deçà des monts la chèvre la plus délicate; et pendant que les Allemands et les Français vivaient encore comme les héros d'Homère, on professait en Lombardie ce que Michel Montaigne a nommé depuis *la science de la gueule*.

(82) En parlant de Philippe Strozzi, personnage fameux dans les guerres civiles de Florence, qui se tua lui-même, Brantôme dit, qu'il était fort irréligieux, s'adonnant sans scrupule à faire l'amour aux nonnains, du reste fort savant; et voilà pourquoi, ajoute-t-il, ce grand savoir lui nuisait à sa créance, étant un instrument fort dangereux pour mettre à mal un esprit ordinaire; ainsi qu'une épée pointue ou tranchante entre les mains d'un enfant.

Il dit de Léon Strozzi, fils du précédent, grand-prieur de Capoue, et général des galères de Malthe sous Catherine de Medicis, qu'il professait à-peu-près la même doctrine que son père, et que la reine mère l'exhortait toujours en vain à lire la bible. Il avait traduit les commentaires de César.

(83) M.<sup>r</sup> de S.<sup>te</sup> Palaie, dans ses mémoires sur l'ancienne chevalerie, cite un manuscrit très-curieux, intitulé *les honneurs de la cour de Bourgogne*, par *Alionore de Poitiers, vicomtesse de Furnes*. On y voit les plus grands détails sur l'état des princes et des grands; sur les rangs, les titres, *la main*, les préséances entr'eux, depuis le commencement du 15.<sup>me</sup> siècle. On y voit le cérémonial usité dans les entrevues, les banquets, les bals, les baptêmes, les deuils, les couches des princesses, *leurs gésines*, les visites qu'elles reçoivent au





















